

LES RUSSES ET LA TCHOUKOTKA

ZOÏA TAGRYN'A-WEINSTEIN
ET CHARLES WEINSTEIN

La Tchoukotka, située à l'extrême nord-est du continent asiatique face à l'Alaska, est baignée par l'océan Glacial arctique au nord et l'océan Pacifique à l'est. C'est un vaste pays de toundras entrecoupées de montagnes peu élevées, aux innombrables lacs et rivières. Plusieurs ethnies y vivent au contact les unes des autres. Les Tchouktches éleveurs de rennes ou chasseurs d'animaux marins, ethnie la plus nombreuse, comptent une population d'environ dix mille personnes (quelques milliers d'entre eux vivent également au nord-est de la Yakoutie). Les Eskimos yupik, uniquement chasseurs de mammifères marins, sont environ mille cinq cents. Parmi les autres autochtones, citons les Evènes éleveurs de rennes, installés tardivement dans la région (première moitié du XIX^e siècle), les Tchouvanes descendants de tribus youkaguïres et les Kereks, proches des Tchouktches par la langue, dont il ne reste plus que quelques individus.

1. LA PÉRIODE PRÉ-SOVIÉTIQUE

Après les campagnes de Yermak de la seconde moitié du XVI^e siècle, l'expansion russe se poursuit vers l'est. Un fortin de bois est édifié à Yakoutsk en 1632. A partir de là va s'achever la marche vers les confins de l'Asie septentrionale. Des expéditions parviennent à la pointe nord-est du continent vers la fin des années quarante du XVII^e siècle. A une époque où la Russie n'a pas de débouchés maritimes en Europe la conquête de ces vastes territoires s'accompagne d'une volonté de maîtriser les mers du Nord et d'ouvrir une voie vers la Chine, le Japon et l'Inde. Pour Bogoraz les cosaques russes de Sibérie orientale rappellent à bien des égards les conquistadors espagnols. Il évoque « leur bravoure indomptable et leur avidité brutale... Ils traitent les indigènes sans la moindre pitié »¹.

La première mention des Tchouktches remonte aux années 1641-1642. On rapporte leur résistance aux collecteurs du yassak sur la rivière Alazéïa : les nombreuses tentatives faites pour lever l'impôt chez eux demeurent infructueuses. Au reste ils n'ont pas de zibelines, comme le note à l'époque le cosaque Stadoukhine, mais ceux du bord de mer peuvent livrer de l'ivoire de morse. On facilite la levée du yassak en lui donnant parfois l'apparence d'un échange. On offre des cadeaux à ceux qui le payent : tissus, tabac, couteaux de fer, objets de cuivre, sel. Chez les éleveurs de rennes, les collecteurs, plus expéditifs, prennent des otages qu'ils ne libèrent qu'après versement de l'impôt. Le commerce s'effectue au départ sans contacts directs. Ainsi un certain Ignatiev procède à des échanges « muets » avec les habitants du bord du golfe de Tchaoun. Après avoir déposé des marchandises sur le rivage, il s'éloigne dans son embarcation et à son retour découvre des défenses de morse et des fourrures². Plus tard des foires sont organisées régulièrement. Pour Dikov, les outils de fer font leur apparition dans la région avec l'arrivée des Cosaques³.

-
1. V.G. Bogoraz, *Čukči*, 1, Léninegrad, izdatel'stvo instituta naradov severa SSSR, 1934n p. 35. Edition originale en anglais : W. Bogoraz, *The Chukchee*, 1-2, Leiden-New York, 1904-1909.
 2. *Fakul'tativ po istorii magadanskoj oblasti* (collectif), Magadan, Magadanskoe knižnoc izdatel'stvo, 1990, p. 99.
 3. N. Dikov (éd.), *Istorija Čukotki*, Moscou, Myol', 1989, p. 76.

L'implantation des Russes se heurte longtemps à la résistance des Tchouktches. Bogoraz souligne « leur caractère intraitable, intransigeant, indomptable »⁴. Le 14 mars 1730 Chestakov et son équipage, accompagnés de Yakoutes, d'Evènes et de Koriaks, débarquent après le naufrage de leur bateau et se heurtent à un détachement tchouktche qui les anéantit. Le découpage administratif connaît de nombreuses remaniements. Au XVII^e siècle la Tchoukotka dépend de Moscou par l'intermédiaire de Yakoutsk. Au XVIII^e siècle elle est rattachée à Tobolsk devenue centre du gouvernement de Sibérie créé par Saint-Pétersbourg. Selon les époques Irkoutsk, Okhotsk, le Kamtchatka servent de relais. Ainsi la division administrative de la Sibérie présente un tableau disparate et fluctuant. Les administrateurs locaux sont tout puissants et abusent à l'occasion de leur autorité. Ainsi Skorniak-Pisarev, nommé chef du district d'Okhotsk par le Sénat en 1731, spolie les populations locales, levant le yassak à plusieurs reprises pour en garder une part importante à son profit⁵. A la fin du XIX^e siècle encore, il existe selon Bogoraz, « un "impôt noir" que lèvent et dépensent à leur gré tous les fonctionnaires, de l'ispravnik (chef de police) au scribe adjoint »⁶. L'oukaze impérial du 10 août 1731 recommande de ne pas faire la guerre aux Tchouktches et autres autochtones, mais plutôt de les soumettre par la douceur. Cependant Pavloutski part en campagne, effectue une première expédition victorieuse, reprend à ses adversaires les armes enlevées à Chestakov en 1730 et libère 42 prisonniers koriaks et deux Russes. Après deux autres opérations infructueuses Pavloutski trouve la mort avec ses hommes lors d'une nouvelle campagne en 1747. Il s'était taillé parmi les Tchouktches une réputation de grande cruauté dont la tradition orale se fait l'écho.

Tirant la leçon des échecs de 1730 et 1747 le gouvernement tsariste se convainc de la nécessité d'établir des rapports de confiance avec les populations locales. Pendant l'hiver 1755 a lieu au poste d'Anadyrsk une rencontre entre le commandant Chmalev et deux envoyés tchouktches. Les autochtones acceptent de devenir sujets du tsar et de payer le yassak à raison d'un renard roux par individu et par an. Les relations vont s'améliorer peu à peu. Le fortin

4. V.G. Bogoraz, *op. cit.*, p. 45.

5. *Fakulta'tiv...*, *op. cit.*, pp. 86-87.

6. V.G. Bogoraz, *op. cit.*, p. 65.

d'Anadyrsk perd de son importance et sera démantelé. En 1778 Chmalev conclut un accord de paix avec les Tchouktches, qui n'en continuèrent pas moins de se heurter à leurs voisins koriaks pour la possession des troupeaux de rennes et des pâturages. Le 11 octobre 1779 Catherine II ordonne de ne pas lever le yassak chez les Tchouktches pendant dix années à condition qu'ils vivent en paix avec les Koriaks et de les autoriser à faire du commerce sans retenue financière ni quota. Le code des lois indique que les natifs détermineront eux-mêmes ce qu'ils livreront au titre du yassak. Pour s'assurer un soutien parmi la population locale le gouvernement de Saint-Pétersbourg crée une direction administrative territoriale dirigée par un Tchouktche. Toutefois les tentatives faites pour assujettir les autochtones à la couronne impériale ne connaissent qu'un succès relatif, et seuls les Tchouktches de l'ouest (région de la Kolyma) versent le yassak. En 1895 encore, N. Gondatti, chef du district de l'Anadyr, estime que le développement du commerce pourrait seul permettre la diffusion de l'influence russe⁷.

L'implantation du christianisme est également un échec. Matiouchkine, membre de l'expédition Wrangel (1821-1824), décrit le baptême organisé pendant la foire d'Aniouïsk : « Bien que la mission russe ait réussi en trois jours à convertir une bonne partie des gens à la foi chrétienne, cela n'a eu à ce jour aucune influence sur leurs mœurs et leur caractère. Le désir de recevoir du tabac, un couteau, une bourse ou des perles de verre les amène à se faire baptiser une, deux, trois fois et davantage sans qu'ils comprennent le caractère sacré de ce rituel.⁸ » Au reste quel peut être le prestige d'une église dont les prêtres se transforment à l'occasion en collecteurs de l'impôt, comme le rappelle Bogoraz⁹. Olsufiev, auteur en 1895 d'une étude sur le district de l'Anadyr, conclut : « La conversion des Tchouktches à l'orthodoxie a commencé au début du siècle, mais elle n'a donné à ce jour aucun résultat notable.¹⁰ » Pour Bogoraz l'action des missionnaires orthodoxes

-
7. N. Gondatti (CGADV, f. 1370, op. 1, d. 30, l. 11 ob., 4 ob), cité d'après N. Dikov, *op. cit.*, p. 118.
 8. F. Vrangél', *Putešestvie po severnyum beregam Sibiri i po Ledovitomu morju, 1820-1824*, Léningrad, 1948, cité d'après N. Dikov, *op. cit.*, p. 120.
 9. V.G. Bogoraz, *op. cit.*, p. 73.
 10. A. Olsuf'ev, *Obščij očerk Anadyrskoj okrugi, ee èkonomičeskogo sostojanija i byta nagelepja*, Saint-Pétersbourg, 1896.

parmi les tribus sibériennes est peu digne d'estime, à quelques exceptions près¹¹. L'alcool, autrefois inconnu dans ces régions, fait désormais des ravages. « Si on pouvait, écrit Bogoraz, faire cesser l'approvisionnement de la Tchoukotka en boissons alcoolisées, du côté russe par la Kolyma comme du côté américain par le détroit de Béring, cela freinerait sans doute le rythme rapide de l'extinction des tribus indigènes de ce vaste territoire »¹².

Ainsi donc, à l'orée du XX^e siècle la Tchoukotka relève administrativement du gouvernement de Saint-Pétersbourg, mais la présence russe demeure superficielle. L'élevage, la chasse, la pêche, la cueillette et un commerce relativement modeste constituent les seules branches de l'économie. Les ethnies locales conservent leurs croyances, leur mode de vie et leur langue, que les Blancs n'ont pas cherché ou pas réussi à faire disparaître.

2. LA PÉRIODE SOVIÉTIQUE

Les péripéties de l'instauration du pouvoir soviétique dans la région prennent fin au printemps 1923. Les autochtones qui nomadisent dans les toundras ou chassent les mammifères marins se sentent peu concernés par les événements. Pour établir le contact avec les populations et installer partout le nouveau régime les autorités mettent peu à peu en place des « bases culturelles » dont l'action s'étend sur les domaines politique, social, économique, culturel, médical. La première est créée en 1928, mais elle intervient surtout auprès des sédentaires du bord de mer. Vers la fin du premier quinquennat on institue pour les éleveurs de rennes des « *jaran'e* rouges » mobiles (*jaran'e* — habitat traditionnel en peau de renne). Il s'agit d'expliquer le bien-fondé des mesures prises par les autorités, d'amener les gens vers les organisations sociales, de convaincre les parents de fréquenter les cours d'alphabétisation et de scolariser leurs enfants, de persuader les femmes d'avoir recours au médecin. Cette activité est freinée par la méconnaissance du tchouktche et de l'esquimo parmi les premiers cadres soviétiques. Aussi des cercles d'étude sont-ils institués et les communistes ont l'obligation de s'initier à ces langues.

11. V.G. Bogoraz, *op. cit.*, p. 71.

12. *Ibid.*, p. 62.

Le nouveau pouvoir a petit à petit implanté un réseau d'écoles. On en dénombre cinq en 1925 pour toute la Tchoukotka, et onze en 1930. Il semble que les chasseurs de mammifères marins ne soient pas hostiles à l'ouverture d'établissements scolaires dans la mesure où leurs enfants restent au contact des parents. La situation est tout autre chez les éleveurs. La présence des enfants est indispensable dans le campement. Les petits garçons doivent s'initier tôt au dur métier de gardien du troupeau, et les filles apprennent dès leur plus jeune âge à tenir la *jaran'e*, à entretenir le feu et faire la cuisine, à travailler les peaux pour la confection de vêtements. Les éleveurs ne voient donc pas la nécessité de les scolariser, et le recrutement des élèves se heurte chez eux à des difficultés. A la veille de la deuxième guerre mondiale on compte en Tchoukotka 69 écoles regroupant 1 925 élèves, soit près de 75 % des enfants scolarisables. Le nombre des écoles itinérantes passe de seize en 1936 à vingt-six en 1939. Les écoliers ont accès à une culture « européenne », ce qui constitue une grande nouveauté pour les petits Tchouktsches et Eskimos. La mise en place d'écoles-internats tend à se généraliser. Les enfants y sont pris intégralement en charge par l'Etat. Avec un encadrement souvent russe, avec un enseignement où l'usage des langues autochtones est peu à peu réduit à la portion congrue, l'internat creuse un fossé avec les parents, prive les enfants de l'apprentissage du métier de leurs pères, les coupe de la culture, du mode de pensée et de la langue de leurs ancêtres. Les premiers enseignants mettent de longs mois à parvenir sur place et leur tâche n'est pas aisée dans les conditions du Grand Nord. C'est sur eux que repose l'implantation du régime soviétique. Très vite se fait sentir le besoin de former des enseignants autochtones. En 1925 les premiers étudiants issus des ethnies boréales s'inscrivent à la faculté ouvrière de Léninegrad. En 1930 est créé l'Institut des peuples du Nord chargé de former des cadres de niveau moyen œuvrant surtout dans les domaines social et culturel. Les futurs enseignants étudient à l'Institut Herzen, également à Léninegrad. L'encadrement supérieur demeurera composé pour l'essentiel de spécialistes envoyés par Moscou.

Vers 1930 Moscou institue six districts administratifs dans le cadre de l'*okroug* (district) national de Tchoukotka. La première conférence régionale du parti communiste se tient en avril 1932. A l'époque on cite le nombre de 158 communistes pour l'*okroug*. Quatre-vingts d'entre eux dont cinq femmes appartiennent aux

ethnies locales. La conférence d'avril décide de développer l'industrie, ce qui aura pour conséquence de créer une base ouvrière. A l'issue du premier quinquennat la collectivisation est effective à 21,5 %. Le congrès des soviets se fixe pour tâche d'achever l'implantation des soviets dans tout le territoire, de poursuivre la mise en place de kolkhozes, d'écoles, de dispensaires, de développer l'économie. Un Tchouktche est élu président de l'*okroug*.

Sur le plan économique l'AKO (Société par actions du Kamtchatka), pour qui la Tchoukotka présentait peu de perspectives, cède la place en 1932 à la GUSMP (Direction principale de la voie maritime du Nord), puis en 1939 au Dalstroï placé sous la tutelle du ministère de l'Intérieur. L'extraction de l'or et de l'étain connaissent alors un développement notable. La collectivisation va créer des problèmes liés surtout à une méconnaissance des méthodes traditionnelles de l'élevage et plus généralement des usages locaux. Le cheptel passe de 556 000 têtes en 1926 à 427 000 en 1934. A cette date les kolkhozes regroupent un tiers des éleveurs. La socialisation entraîne des excès : mise en commun des barques, des traîneaux, des chiens, des filets de pêche. Vers la fin de la deuxième guerre mondiale les kolkhozes et sovkhoses, auxquels sont rattachés 85 % des éleveurs nomades et des chasseurs marins sédentaires, ne regroupent que 36,5 % des rennes. L'application irréfléchie, hâtive et autoritaire de mesures utilisées ailleurs entraîne ici et là des réactions d'incompréhension, voire d'animosité et de rejet. Les autorités s'en prennent sans ménagement aux éleveurs aisés dont la prédominance est remise en cause. Les chamanes mènent à l'occasion campagne contre des innovations qui sapent leur autorité. La lutte contre le chamanisme traduit une volonté idéologique de s'en prendre aux « survivances du passé » et aux « superstitions ». Des cas de résistance armée se produisent sporadiquement et sont réprimés.

En 1930 sont créés pour les langues locales des alphabets ayant pour base les caractères latins. Bogoraz publie en 1932 le premier abécédaire. En 1933 le journal *Tchoukotka Soviétique* récemment fondé publie des articles en tchouktche. En 1937 l'alphabet latin est remplacé par l'alphabet russe. Les années cinquante voient paraître la première œuvre en prose : Youri Rytkhéou publie en tchouktche *Les gens de l'autre rive*, mais l'essentiel de son œuvre sera écrite en russe. La prose en langues vernaculaires sera restée un genre

peu en faveur. La dernière œuvre rédigée en tchouktche, *Ceux qui dorment sur des peaux de phoque*, de Valentina Veget, est éditée en 1988 à mille exemplaires.. Dans le domaine de la poésie, le premier texte paraît en 1954 et, de même que pour la prose, il ne se publie en cette fin de XX^e siècle presque plus rien.

Les dernières décennies du pouvoir soviétique amènent peu de changements qualitatifs dans l'économie de la Tchoukotka. Pour l'essentiel on extrait du charbon, de l'or et des minerais : étain, mercure, etc. La main d'œuvre est composée presque exclusivement de victimes des répressions. A ces dernières vont succéder des travailleurs venus des régions occidentales du pays attirés par des salaires élevés. De trente mille dans les années cinquante le nombre des autochtones passe à près de 150 000 trente ans plus tard. Les autochtones deviennent très minoritaires dans leur pays, puisqu'on ne compte à la même époque que 12 000 Tchouktches, Eskimos, Tchouvanes et Evènes environ. Le réseau routier demeure constitué de pistes de terre ou de neige. L'industrie du bâtiment tourne à un rythme peu soutenu. Les logements sont souvent surpeuplés. Les maisons de bois des villages se détériorent rapidement. La guerre froide a des conséquences dramatiques pour les populations du détroit de Béring. De nombreuses localités côtières qu'on estime « sans perspectives » sont supprimées sur décision administrative et leurs habitants évacués et dispersés dans d'autres bourgades. Le cas le plus tristement connu est celui de Naukan, village eskimo situé à la pointe de la presqu'île de Tchoukotka, face à l'Alaska, dont les habitants sont porteurs d'une culture et d'un dialecte originaux. La volonté du pouvoir de créer une société soviétique homogène se révèle néfaste pour des populations fragilisées par leur faible nombre. Les mariages mixtes sont encouragés et se multiplient, ce qui accélère le processus de russification. Mais s'ils ne sont plus complètement Tchouktches ou Eskimos, les autochtones de la Tchoukotka n'en deviennent pas Russes pour autant.

A la fin des années quatre-vingt, on peut dire que le pouvoir soviétique a mené à bien l'alphabétisation des populations, créé un réseau d'écoles, fait éclore une petite intelligentsia. Il a mis en place une desserte médicale, y compris dans les régions reculées de la toundra. Des transports aériens bon marché relient toutes les lo-

calités. Dans chaque village un magasin propose des produits de base en suffisance, parfois même des fruits et légumes. Cependant le pouvoir n'a pas su, malgré de bonnes intentions au départ, comprendre et respecter l'originalité des cultures nordiques, ce qui a entraîné chez ces ethnies une perte de leur identité et a eu à bien des égards des effets négatifs, semblables à ceux occasionnés par la politique des puissances coloniales dans d'autres parties du monde.

3. LA PÉRIODE POST-SOVIÉTIQUE

Les années quatre-vingt-dix voient une dégradation continue du tissu économique de la région. On extrait encore le charbon et l'or, mais les mines d'étain, de mercure, de wolfram, etc. cessent leur activité. Des dizaines de milliers d'allochtones, ouvriers, techniciens, ingénieurs, médecins, enseignants et autres regagnent le « continent », c'est-à-dire les régions occidentales de la Russie. Les sovkhoses sont en voie de disparition et l'élevage du renne périclité car l'Etat s'est totalement désengagé. En 1994 le gouverneur appelle les éleveurs, les Tchouktches en général, à regagner la toundra. Mais les petites exploitations qui prennent la relève des sovkhoses se débattent dans les pires difficultés et, dans le meilleur des cas, végètent. Le cheptel fond si rapidement qu'il existe un risque de le voir disparaître complètement vers la fin du siècle. Depuis longtemps les Tchouktches ne se sentent plus les maîtres du troupeau.

La situation sanitaire ne s'est pas moins détériorée. On fait mention d'une recrudescence de la tuberculose et autres maladies. Les avitaminoses sont devenues chose courante, notamment chez les enfants. Avec l'absence de couverture sociale les soins médicaux deviennent payants. Les médicaments sont d'ores et déjà à la charge des malades. Dans la population de plus en plus nombreux sont ceux qui ne mangent pas à leur faim, surtout chez les autochtones. Les organismes s'affaiblissent et résistent mal aux rigueurs de l'hiver boréal.

Le prix des produits alimentaires, y compris ceux des denrées de consommation courante, augmente de façon irrationnelle. Ceci bien que les gens perçoivent très irrégulièrement des salaires au demeurant très faibles. Les gens ne peuvent pas se payer un billet

d'avion ou d'hélicoptère, ne serait-ce que pour se rendre au village voisin. Ils sont à ce point dépourvus de liquidités qu'ils dépendent du bon vouloir de l'administration pour se déplacer en cas d'urgence ou pour enterrer leurs proches.

Le gouverneur exerce un pouvoir pratiquement sans partage. La douma élue semble bien se cantonner au rôle de chambre d'enregistrement. Le pouvoir central, qui a d'autres chats à fouetter, se garde bien d'intervenir dans les affaires de l'okroug. Les finances, le journal, la radio et la télévision locales dépendent du gouverneur. On y trouve parfois des articles et informations critiques ou reflétant une réalité peu réjouissante, mais rien ne change pour autant. Dans une société devenue multipartite on chercherait en vain des traces de vie politique. Au reste le manque total d'argent pourrait à lui seul expliquer cette carence. A quoi il faut ajouter de longues habitudes de passivité, l'inexistence de luttes sociales, un vide idéologique. Personne ne propose d'alternative. Il n'y a officiellement pas de racisme, mais les autochtones sont victimes de discriminations de fait. Les emplois à responsabilité sont occupés par les Blancs. Le mode de vie et les croyances des autochtones sont au mieux considérés avec condescendance. Ceux qui parmi eux sont capables d'avoir une activité créatrice sont ignorés et abandonnés à eux-mêmes.

Il n'y a plus de publications dans les langues locales. La maison d'éditions de Magadan a cessé son activité dans ce domaine depuis que la Tchoukotka s'est séparée de l'*oblast* dont cette ville est le chef-lieu. Par ailleurs le journal *Murgin Nutenut* « Notre Terre » a été récemment fermé par l'administration qui en était propriétaire. A Anadyr, capitale de l'okroug, ce sont les dirigeants allochtones qui orientent l'activité culturelle. L'Ensemble national « Ergyron » qui, en Russie et à l'étranger, sert de vitrine officielle au folklore tchouktsche et eskimo n'est ni dirigé ni inspiré par les autochtones. Il présente un folklore tel que les Blancs veulent le voir et n'est plus qu'un reflet infidèle de la tradition.

Si on en juge par les faits on peut dire qu'en cette fin de siècle le pouvoir central et les administrateurs régionaux n'ont pas jugé bon de réfléchir aux moyens de lutter contre la dégradation catastrophique du niveau de vie des ethnies boréales, dégradation qui entraîne une mortalité inquiétante. Ils se satisfont de la situation

actuelle qui voit des cultures et des langues pourtant d'une grande richesse s'appauvrir, dégénérer et périliter. Le processus d'assimilation en cours ne semble pas les alarmer. Le désengagement de l'Etat sur le plan économique est pour eux dans l'ordre des choses. Pourtant avec une volonté politique on pourrait encore sauver le peu qui reste dans le domaine de la langue et des traditions. Encore conviendrait-il de s'intéresser à ce que pensent les gens au lieu de leur dicter ce qu'on croit être le mieux pour eux. Il faudrait aussi mettre une limitation au commerce de l'alcool plutôt que d'en favoriser l'usage. Sous d'autres cieux on se demanderait pourquoi les autochtones n'ont pas leurs associations de défense, leurs syndicats, leurs organisations politiques. En fait on manque ici de traditions de vie associative et tout simplement des plus élémentaires moyens matériels. De plus on décourage en haut lieu toute velléité de lutte. Quant à l'Association des petites ethnies, elle constitue un des rouages de l'administration et, même si elle le voulait, elle n'aurait pas les moyens de veiller aux intérêts des populations. En fait elle n'a de vie que sur le papier, d'où le désintérêt des gens à son endroit.

Dans une interview à la radio d'Anadyr une femme tchouktche disait voici peu que son peuple était « désintégré, humilié », que « sa vie était devenue incohérente ». Effectivement tout se passe comme si ce peuple n'avait plus envie de vivre. Certains trouvent refuge auprès des sectes, beaucoup dans l'alcool. Le nombre d'accidents et de suicides est alarmant. Ne serait-il pas temps d'engager un dialogue au niveau du gouvernement de Moscou avec de réels représentants de ces ethnies ? Ou craint-on que les autochtones, à l'instar d'autres ethnies boréales de Scandinavie, du Canada, d'Alaska, ne réclament une part d'autonomie et des indemnités pour l'exploitation des richesses naturelles de leurs terres ancestrales ?

Perpignan